pas, si différente de celle que nous habitons ici-bas! » Mais, dans les sollicitudes de ton amour maternel, tu n'as rien tant à cœur que le bonheur de tes enfants en ce lieu de passage qu'est la terre. Est-ce un encouragement à n'y pas défaillir dans les épreuves? Est-ce une consolation dans les tristesses et les larmes? N'est-ce pas plutôt, ou en même temps, une anticipation des biens qui nous sont réservés en un autre séjour, une annonce d'une perpétuelle félicité? N'est-ce pas une figure prophétique du royaume « que nous attendons » où seul Dieu règne, où nous serons ses sujets sans intermédiaires de pouvoir?

Par le plus doux des dogmes, tu nous montres, comme exemplaire, la communion des saints, citoyens vivants dans la plus étroite fraternité; et pour l'établir entre les membres de la société, tout, dans tes actes, depuis ton origine, prédication, liturgie, sacrements, histoire, nous ramène sans cesse à la charité dans nos rapports mutuels.

Pour nous qui te proclamons la bienfaitrice de l'humanité, aveugles ou méchants sont les impies qui t'ostracisent de l'État pour substituer un État sans Dieu; aveugles les doctrinaires qui, te croyant avare dans tes promesses, te relèguent en un lieu, loin de nous ici-bas, où nous n'irons que plus tard; aveugles aussi les âmes simples qui tranquillement voient passer le siècle et répondent à tes exhortations d'être au travail et à la peine pour le bonheur, quand même terrestre et fugitif, de leurs concitoyens: « A quoi bon, puisque nous nous en allons? »

Non, non, ce n'est pas ainsi que tu comprends